

FRANÇOIS-XAVIER
DEMAISON

ISABELLE
CARRÉ

COMMENT J'AI RENCONTRÉ MON PÈRE

UN FILM DE
MAXIME MOTTE



AVEC ALBERT DELPY, DIOUC KOMA ET OWEN KANGA

UN PROJET DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE. RÉALISÉ PAR MAXIME MOTTE ET DAVID CHARRON. ADAPTATION ET DIALOGUES DE MAXIME MOTTE. MONTAGE DAVID CHARRON. MUSIQUE ORIGINALE MATEJ BRATESKI. COUSIN LAÏAN SURVIVAL. RENAUD GUILLAMIN-VINCENT. COUSIN
SCÉNARIO DE DIEZÉ BERGANTY. COSTUMES CATHERINE VAN BREE. VOIX OFFES & CAPTIONS OLIVIA CARBON. COIFFEURS ALINA SANTOS. CASTING PEGUY PASQUENAUD. PATRICK HELLA. ASSISTANTE RÉALISATEUR ZAZIE CARREIRO. DÉCOR SCÉNARIÈRE ANNABAR AUDEY. TITRES EN COURS PRODUCTION JEAN-PIERRE GARRAEUS
MISE EN SCÈNE ALBERT DELPY ET OWEN KANGA. CO-PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ DE PRODUCTION NEXUS FACTORY & UMEÛTA. EN ASSOCIATION AVEC UFFIMO. CO-PRODUCTION AVEC LE FILMS AVEC LE PARTICIPATION DE OCS (TV) ET D'OU EN ASSOCIATION AVEC L'ANCIEN & LA BANQUE POSTALE. MONTAGE APY-FE WINDUS. COIFFEURS PARTICIPATION DE LA VALLONNE
UN FILM DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE. CAPITAL 3. MONTAGE SCÉNARIÈRE FLORENCE DE LA UNIVERSITÉ. COIFFEURS & ACCÈS CAPTIONS SYLVAIN BOLOMBERG ET SERGE DE POUSSOUES. COIFFEURS LAETITIA GALIZINE ET PHILIPPE ROUSSELET. CO-PRODUCTION CHAPKA FILMS ET VENDÔME PRODUCTION

François-Xavier
DEMAISON

Isabelle
CARRÉ

COMMENT J'AI RENCONTRÉ MON PÈRE

Un film de **Maxime MOTTE**

SORTIE LE **7 JUIN 2017**

Durée : 1h25

DISTRIBUTION

SND GROUPE M6

89 Avenue Charles de Gaulle

92575 Neuilly sur Seine Cedex

PRESSE

BCG PRESSE

bcpresse@wanadoo.fr

23, rue Malar - 75007 Paris

Tel : 01 45 51 13 00

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.snd-films.com

Synopsis

Dans la famille d'Enguerrand, petit garçon adopté d'origine africaine, rien ne se fait comme ailleurs ! Son père, Eliot (François-Xavier Demaison), assume si peu d'être un père adoptif qu'il bassine son fils à longueur de journée sur ses origines africaines. Pour sa mère, Ava (Isabelle Carré), Eliot en fait trop : trop aimant, trop étouffant... Une nuit, Enguerrand croise le chemin d'un migrant, Kwabéna, à la peau noire comme la sienne. Pour lui, c'est sûr, il s'agit de son père biologique ! Il décide donc de l'héberger dans sa chambre, à la grande surprise de ses parents... De péripéties en rebondissements, l'aventure pourrait bien souder la famille comme jamais.

Interview de Maxime Motte

Comment j'ai rencontré mon père est votre premier film en tant que réalisateur. Qu'est-ce qui vous a mené jusqu'ici ?

J'ai fait une école de cinéma, une autre de théâtre et suivi aussi une formation de chant lyrique. Mon ambition a toujours été d'être acteur, auteur et réalisateur, ensemble ou séparément. J'ai commencé la mise en scène avec le court-métrage. Après un premier, totalement autoproduit, j'ai écrit le second : *Comment j'ai rencontré mon père*. C'est de ce court-métrage qu'est né mon premier long.

Comment vous est venue cette histoire ?

Mon court-métrage était un peu lyrique : centré sur le regard du petit garçon, il se clôturait par cette séquence, presque onirique, où il rencontre le migrant Kwabéna sur la plage, de nuit. Mais pour le film, je voulais davantage me tourner vers une comédie fraternelle. L'inspiration est soudain venue lorsque j'ai perdu mon beau-père que j'adorais. L'enterrement a été chaotique et burlesque parce que le prêtre, agacé par les textes profanes que nous avons choisis, a quitté la cérémonie. Nous avons donc improvisé seuls un adieu digne de lui. C'est de là qu'a germé l'idée d'une épopée de bras cassés...

Le sort des migrants est-il un sujet que vous vouliez absolument traiter ?

Mon ambition n'a jamais été de porter un message politique ou de faire un documentaire sur le sujet mais de raconter une aventure humaine. D'oublier les cases, "clandestins", "sans papiers", pour laisser place à une rencontre d'humain à humain. Tout le monde, à un moment, cherche une place, dans la société ou sa famille. Dans cette comédie, les gens que l'on croise sont tous, plus ou moins, cabossés, ils ont eu des parcours parfois chaotiques mais, ensemble, ils parviendront à faire des choses extraordinaires. L'idée était de dire que si on trimballe tous des casseroles, autant nous réunir pour former un orchestre. Néanmoins, il n'était pas question de tomber dans l'angélisme avec des personnages lisses : le père, la mère, le petit, le grand-père ou Kwabéna ont tous un but à atteindre et leur premier réflexe est de se servir des autres pour arriver à leurs fins.

Vos personnages prennent également un malin plaisir à contourner les lois...

Sur la forme, ces situations sont toujours de bons ressorts de comédie et donnent au film un côté pétillant. Et sur le fond, je pense que si la première règle est de respecter la liberté d'autrui, c'est souvent intéressant que les lois prêtent à interprétation. Comme en cuisine, on peut suivre une recette mais y ajouter quelques épices. Soit ça marche, soit ça ne marche pas, mais le quotidien est souvent une question de tambouille et de débrouille.

Eliott est un père adoptant maladroit, envahissant et très touchant. Est-il inspiré de quelqu'un que vous connaissez ?

C'est un mélange de plusieurs personnes. Il y a un peu de moi et de ma femme en lui car, chacun à notre manière, nous sommes tous les deux très protecteurs avec nos trois enfants. Ma femme, par exemple, a fait, un temps, l'école à la maison. Moi, j'ai longtemps eu une fâcheuse tendance à rester, lorsque je les déposais quelque part, pour surveiller que tout allait bien. La maladresse d'Eliott, je la vois chez moi tous les jours parce que j'ai tellement envie de bien faire, tellement envie d'être un père idéal, que bien souvent je me plante. La remise en question est permanente ; que l'on soit un père biologique ou adoptant, il y a souvent un problème de légitimité à être parent.

Ava, la mère, est magistrat. En quoi ce métier n'était pas anodin ?

Je trouvais intéressant de la confronter à une profession qui l'oblige à guider des parents et des enfants vers une vie meilleure alors qu'elle a, chez elle, des problèmes à régler. C'est toujours difficile de donner des conseils que l'on a soi-même du mal à appliquer, mais en même temps, voir des cas extrêmes oblige à relativiser. Et il y avait aussi cette idée de l'opposer à son mari par ce métier car elle est dans une réalité beaucoup plus concrète que lui.

Le couple semble plus lié par l'amour qu'ils portent chacun à leur enfant que par leur propre complicité...

En effet. Je voulais évoquer cela car c'est souvent une réalité quand on devient parent. Au fur et à mesure de l'écriture, mes enfants grandissaient et je me rendais compte des difficultés que peuvent rencontrer les couples lorsqu'ils ne sont pas d'accord sur des questions d'éducation. Si chacun veut le meilleur pour son enfant, ce n'est pas forcément de la même manière. D'autant que les enfants vous renvoient facilement dans vos cordes quand ils ne sont

pas contents. Dans le film, c'est le gamin qui bouscule tout le monde en faisant venir son père dit « biologique » car il va obliger chacun à se remettre en question. Mais comme c'est une comédie, ils ne choisiront pas forcément les bonnes solutions et partiront souvent sur des excès extrêmes. Ce qui est réaliste, c'est qu'en voulant régler ses soucis, l'être humain a souvent tendance à se créer de nouveaux problèmes...

Certaines scènes ou petites idées sont-elles imprimées dans votre tête depuis très longtemps ?

Elles me sont souvent venues avec l'histoire mais aussi grâce au travail d'équipe. C'est ce qu'il y a de formidable dans un film : chacun apporte sa pierre à l'édifice. A l'écriture, ma productrice s'est beaucoup investie en me confiant ses réactions. Lors des lectures, les acteurs, eux, ont fait nombreuses propositions. Après, c'était important pour moi de laisser à chacun - chef opérateur, chef déco, chef costume... - un espace de création car l'histoire se raconte aussi dans les détails. J'aime l'idée que le metteur en scène indique un premier itinéraire – qui pourrait être l'autoroute – et que, sur le tournage, les uns et les autres proposent des chemins de traverse. Cela permet de retrouver une certaine spontanéité. Et c'est d'autant plus bénéfique lorsque joue un enfant.

Certains aspects du film rappellent *Little Miss Sunshine*. En quoi ce film ou d'autres ont-ils pu vous inspirer ?

Little Miss Sunshine est une référence pour beaucoup de cinéastes qui, comme moi, veulent donner à leur film la forme d'une bulle d'oxygène ou de champagne. Mais la France est aussi un terreau de comédies sociales formidable. Dans *La Grande Vadrouille*, par exemple, deux personnages opposés vont vivre ensemble une aventure extraordinaire. Et, en écrivant *Comment j'ai rencontré mon père*, j'ai pu aussi bien m'inspirer de films comme *Trois hommes et un couffin*, *La Crise*, *Une époque formidable* ou *Intouchables* qui prouvent que les Français aussi sont capables de traiter de sujets profonds avec une vraie légèreté. Du côté des films étrangers, j'ai pensé à *La Vie est belle* de Roberto Benigni car, pour contrer la tragédie, le père invente un monde merveilleux pour son enfant. On sait que le rire est l'un des meilleurs médicaments qui soit. Et je tenais à illustrer que, même si nous ne l'exploitons pas toujours, nous avons tous en nous le pouvoir de désamorcer des situations de crise par la sympathie.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

Pour commencer, je voulais que le couple de parents soit aussi crédible dans ses désaccords que dans son histoire d'amour et que les comédiens aient vraiment envie de travailler ensemble pour donner une émulation positive au film. Quand j'ai rencontré François-Xavier Demaison, dont j'aimais beaucoup le travail, j'ai découvert un homme à l'écoute et extrêmement généreux. Quant à Isabelle Carré, je rêvais de travailler avec elle car elle a une capacité extraordinaire à passer du drame à la comédie. C'est une actrice libre qui donne beaucoup et ne se regarde pas jouer. Et, comme François-Xavier, c'est une belle personne. Tous les deux se sont par ailleurs remarquablement bien entendus avec Albert Delpy.

Avez-vous rapidement pensé qu'Albert Delpy serait le grand-père idéal de votre histoire ?

Albert était une évidence pour incarner André. Sa fantaisie et son talent ont apporté beaucoup à ce grand-père fantasque, plein de vie. Il a tout de suite aimé ce personnage qui veut être libre et refuse d'être enfermé dans une case "3ème âge". Sur le thème de la paternité, André exprime une autre relation à son fils, sans démonstration de tendresse, mais sans manquer pour autant d'amour pour lui. En tant que grand-père, il s'autorise par contre une grande complicité avec son petit-fils dont il raffole.

Avez-vous vu beaucoup d'enfants avant de porter votre choix sur Owen Kanga ?

Nous avons eu une chance folle de le rencontrer ! Ma directrice de casting enfants a procédé à un casting sauvage et, dès le début, il s'est imposé comme une évidence. Owen a une grande intelligence et avait une maturité étonnante pour ses six ans et demi. A notre première rencontre, je lui ai demandé de jouer avec moi « une partie de foot imaginaire » et il a montré une vraie liberté. Et sur le tournage, il portait en lui une fraîcheur communicative.

Comment avez-vous découvert Diouc Koma qui incarne Kwabéna ?

Je l'avais vu dans *Un homme qui crie* de Mahamat-Saleh Haroun et l'avais trouvé très juste. Quand nous nous sommes rencontrés, j'ai découvert qu'il avait aussi une vraie force de comédie : il ne jouait pas la situation mais s'en servait ; c'est ce qui m'a convaincu. Quand je lui ai annoncé qu'il avait le rôle, Diouc m'a répondu « très bien, je pars au Ghana » ! Il y a passé un mois, s'est imprégné de la culture locale et a travaillé son accent. Il est revenu avec des propositions sur le prénom, la berceuse à chanter... son investissement m'a touché.

Où avez-vous tourné ?

Nous avons choisi comme décor le Nord de la France d'où je suis originaire et notamment la côte d'Opale où, enfant, j'ai passé pas mal de temps. Les scènes de plage ont toutes été tournées à Bray-Dunes, à côté de Dunkerque, car ces dunes de sable sont changeantes, très belles et piquées d'herbes qui jouent avec le vent. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer un autre panorama que celui des maisons de briques que l'on voit souvent dans cette région. Et puis nous avons aussi tourné dans le nord de la Belgique, sur la même côte.

Aviez-vous des idées précises sur le cadre, la lumière, la musique... ?

Pour l'image, j'avais réalisé des petits croquis assez précis tout en sachant qu'il faudrait laisser un espace de liberté car je tenais à garder la fraîcheur du premier film. J'ai eu la chance immense que mes producteurs me fassent confiance, y compris dans le choix de techniciens parfois en début de carrière. Avec mon chef opérateur, David Chambille, nous voulions écrire sur une page vierge et on s'est amusé à chercher les détails les plus pertinents pour illustrer le propos. Ainsi, nous voulions filmer, au début, caméra à l'épaule, pour illustrer l'ambiance chaotique de la famille. Plus on avance, plus l'image se stabilise afin de montrer que les personnages se posent. De la même manière, il fallait que la lumière puisse entrer dans l'histoire et nous avons eu la chance d'avoir, tout au long du tournage, un temps merveilleux. Et pour la musique, j'ai fait appel à Matei Bratescot avec qui j'avais travaillé sur mon court. Un peu comme dans *Pierre et le loup* ou la musique qu'avait composée Alexandre Desplat pour le *Mr Fox* de Wes Anderson, je voulais qu'on sente la force d'identification d'un instrument pour chaque personnage et que cela puisse former un orchestre en les réunissant. Par exemple, nous avons choisi des cuivres pour illustrer le côté pataud et roublard du grand-père. Mais j'ai aussi utilisé le thérémine, un instrument qui crée des sons selon son mouvement dans l'espace, ou le ukulélé, idéal pour apporter une note de légèreté ou de nostalgie.

Pourquoi avoir choisi l'animation pour le générique de début ?

Cette idée est née dès les premières versions du scénario. Je l'avais mise de côté mais ma productrice m'a encouragé à la reprendre car elle permettait d'ancrer les personnages dans un univers et d'introduire le petit côté « conte » de cette histoire. Or Davy Durand qui a travaillé sur *Ernest et Célestine*, le film d'animation de Benjamin Renner, a su tout de suite croquer les personnages avec un trait simple.

Au final, ce film ressemble-t-il à ce dont vous aviez rêvé ?

Oui car dès le départ j'avais l'intime conviction qu'on pourrait l'amener au-delà de ce qu'il y avait sur le papier. Mon but était de faire un film sincère et sensible dans lequel chacun pourrait se retrouver et qui serait susceptible de toucher les uns et les autres de manières différentes. Je voulais le faire avec simplicité, qu'il n'y ait aucun côté manichéen ou donneur de leçon que cela reste une comédie légère et positive. Maintenant, mon souhait est que ce film permette au public de vivre un bon moment... et libre à lui de s'interroger sur différents thèmes.

Interview de François-Xavier Demaison

Comment s'est passée votre rencontre avec Maxime Motte ?

Elle a été initiée par la productrice Laëtizia Galitzine dont j'avais fait la connaissance à l'occasion du film d'Hugo Gélin, *Comme des frères*. Quand j'ai lu le scénario, j'ai été séduit par cette forme d'engagement qu'il y avait sur la question des migrants. Sans être anxiogène, Maxime parvenait à aborder le sujet avec élégance. Je trouve intéressant parfois de parler de choses graves de manière un peu légère.

Comment décririez-vous Eliott que vous incarnez ?

C'est un homme qui a du mal à assumer sa paternité. N'ayant pas eu de maman, il veut jouer ce rôle pour son fils adoptif et se comporte avec lui comme une mère poule. En dépit des apparences, le titre du film, *Comment j'ai rencontré mon père*, raconte comment cet homme va découvrir la vraie personnalité de son géniteur et comment l'enfant va se retrouver face à un papa qui parvient à assumer pleinement son rôle. Mais pour cela, il faudra qu'il remette certaines choses dans le bon ordre et se plier à une sorte de psychanalyse familiale.

Comment avez-vous appréhendé ce personnage ?

Je me suis intéressé à cette inquiétude permanente qui l'habite et son sentiment de culpabilité. Eliott se sent coupable envers cet enfant puis ce migrant qui, contrairement à lui, sont nés dans des pays pauvres et n'ont pas eu sa chance. Mais ce sentiment le rend profondément humain et c'est ce qui le rend intéressant à jouer.

Au début, à force de vouloir trop bien faire, ce papa est plutôt maladroit...

Je crois qu'il y a une forme de politesse dans son refus d'assumer sa paternité. Cet homme a peur de l'éducation, du système, du monde extérieur. Il est pétri de blocages, d'inhibitions et a tendance à se réfugier dans les livres. Dès qu'il dit quelque chose, on a l'impression qu'il se crée de nouvelles incertitudes. En fait, Eliott est le contraire du mec posé. Au début, il est tétanisé comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. Mais l'arrivée de ce migrant dans sa famille va catalyser toutes ses angoisses : cette urgence à gérer la situation prouvera la dimension à la fois humaine et courageuse de cet homme. Elle lui permettra de s'ouvrir petit à petit au monde et de comprendre des choses sur lui.

Qu'est-ce qu'Eliott a en commun avec vous ?

Un certain courage permettant d'affronter les tempêtes mais aussi ce sentiment de culpabilité qui fait que j'ai souvent mal aux autres. Mais le rapport au père m'a aussi beaucoup intéressé parce que j'ai personnellement compris qu'il était déterminant. On met souvent du temps à s'en apercevoir mais c'est ce qui nous conditionne, de manière presque animale.

Est-ce qu'un rôle comme celui-ci exige vraiment de se mettre à nu ?

Forcément, d'autant que je voulais absolument l'aborder avec sincérité. L'expérience m'a permis de me débarrasser de certains artifices et, en tant qu'homme, le fait d'avoir pris des coups, fait de moi, je crois, un acteur plus humain, plus juste, et j'espère plus intéressant. Le but est de passer de la vitrine à l'arrière-boutique. Quand on réalise le privilège et la chance d'être sur un plateau de tournage, on se dit que le metteur en scène peut aller chercher en nous, même des choses que l'on ignore. Aujourd'hui, je préfère explorer cette profondeur que de faire mon numéro. Pour cela, il ne faut pas avoir peur de se tromper car en voulant éviter le pire, on évite souvent le meilleur.

Ce film parle aussi de l'éducation. Est-on condamné à offrir à ses enfants celle qu'on a reçue ?

Le film prouve que non. Eliott éduque son fils de manière stricte alors que son père semble avoir été d'un laxisme absolu avec lui. Personnellement, j'ai fait l'inverse : après avoir été élevé de manière parfois un peu rigide, je fais preuve de souplesse avec ma fille.

Eliott a un rapport dilettante avec son métier. Ce qui n'est pas le cas de sa femme...

Peut-on vraiment dire qu'il a un métier ? Sa librairie, qui ne propose que des bouquins invendables, ressemble plutôt à un prétexte. Eliott préfère définitivement s'occuper de son fils que de travailler. D'autant que sa femme est juge et qu'elle est très prise par son activité. Mais l'inquiétude permanente qui l'habite est néfaste pour son couple. Et quand on les découvre, Ava et lui se sont un peu éloignés. Aux yeux de sa femme, Eliott a perdu son charisme et on ne sent pas d'intimité entre eux. Une fois encore, c'est l'arrivée de Kwabéna, qui lui permettra de s'ouvrir aux autres.

Isabelle Carré, qui incarne Ava, vous donnait déjà la réplique dans *Tellement proche*, de Nakache et Tolédano. Quelle partenaire est-elle ?

Je l'adore. Isabelle est merveilleuse, c'est une bonne camarade, une super actrice. Elle peut à la fois paraître très jeune et jouer les femmes mûres ; elle a toutes les couleurs sur sa palette. C'est une comédienne extraordinaire, touchée par la grâce.

Le contact avec le jeune Owen Kanga s'est-il fait facilement ?

Oui ! Il a été génial et ses parents aussi. Il est tellement mignon que je n'avais pas à me forcer pour lui faire de câlins. Ce n'est pas toujours facile de tourner avec des enfants car ils ne sont pas souvent dans le même rythme que celui des adultes et le tac au tac est moins évident mais avec Owen on s'en est bien sorti et j'ai pris beaucoup de plaisir à jouer avec lui. J'ai également adoré tourner avec Diouc Koma que je trouve génial dans le film. Avec Albert Delpy nous avons beaucoup ri : c'est un homme génial, qui ne se prend absolument pas au sérieux.

Comment s'est passé le tournage ?

Maxime nous dirigeait toujours d'une voix douce mais il était tout en tension. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi fort et solide que lui. Il nous a donné beaucoup d'informations au début puis nous a laissé nous faire une place dans son histoire. Comme souvent, nous avons dû nous apprivoiser mais j'ai adoré travailler avec lui et j'espère à nouveau en avoir l'occasion car c'est un personnage singulier qui a une vraie personnalité et un vrai regard sur les choses. C'est un poète, en fait.

Le film dit que des bras cassés réunis peuvent faire des miracles. Le croyez-vous ?

C'est mignon de le penser en tout cas... Dans le même registre, Michel Audiard a dit aussi que « deux intellectuels assis iront toujours moins loin qu'un con qui marche » !

Vous offrez une scène de fin jubilatoire. Avez-vous aimé la tourner ?

C'est une scène que nous avons improvisée, le dernier jour du tournage, alors que nous étions tous un peu émus. Il faisait très beau et c'était un bonheur d'être en bord de mer, dans ce village de Normandie perché sur les falaises. Je garde de cette dernière journée un merveilleux souvenir.

Interview d'Isabelle Carré

Comment s'est passée votre rencontre avec Maxime Motte ?

Quand il est venu vers moi, le film n'était pas encore monté mais j'ai immédiatement accepté le projet car je trouvais ce genre très intéressant. *Comment j'ai rencontré mon père* est une vraie comédie, très drôle, mais il y a derrière le rire un message important à faire passer sur l'immigration : c'est un phénomène auquel on va être de plus en plus confronté et on ne peut plus rester insensible à la détresse des gens qui sont obligés de quitter leur pays pour des raisons politiques, économiques ou écologiques. Ce thème me touche beaucoup depuis que je suis allée à la rencontre des migrants de Calais pour le téléfilm de Jean-Pierre Améris, *Maman est folle*. Alors, quand Maxime m'a proposé le film, je me suis dit que c'était une jolie façon de poursuivre cette prise de conscience et de la partager de façon simple, à travers une fiction accessible à tous.

Comment décririez-vous Ava que vous incarnez ?

C'est, en quelque sorte, le G.O. de la famille. Ava représente un socle, c'est une mère de famille un peu fonceuse qui gère tout le monde et attend fermement que tout le monde se bouge, évolue et prenne sa vie en main.

Cette femme semble être la seule personne raisonnable de la famille... Est-ce comme cela que vous l'avez appréhendée ?

Oui. D'ailleurs ça m'a amusé d'incarner ce personnage concret car ce n'est pas ce qui me caractérise dans la vie ! Je me suis appuyée sur son côté très rationnel. Pour elle, chaque problème a une solution. En même temps, elle n'est pas ennuyeuse ; elle a raison d'agir ainsi car son mari en fait trop avec son fils et ne lui laisse pas la possibilité de chercher lui-même ce qu'il est. C'est pourquoi elle demande à Elliott de se contenter d'être le père de leur enfant, sans psychologie à outrance ni culpabilité.

Avez-vous rencontré des parents adoptants ?

Je l'avais fait lorsque j'ai tourné au Cambodge *Holy Lola* de Bertrand Tavernier. Avec les migrants, c'est d'ailleurs un des thèmes qui me touchent le plus. Et j'ai trouvé passionnant de la part de Maxime de relier ces sujets.

Qu'est-ce qu'Ava pourrait avoir en commun avec vous ?

Je partage avec Ava ce côté décidé : j'ai tendance, moi aussi, à être parfois un peu volontariste. Par ailleurs, j'aime, comme elle, que tout le monde soit heureux, trouve sa place et que les choses aillent dans le bon sens. Concernant l'éducation, j'étais, à la naissance de mon premier enfant, une maman très inquiète. En ce sens, je me rapprochais plus d'Eliott, mais maintenant que j'en ai trois, j'ai l'impression de savoir un peu mieux où je vais et je suis plus à l'écoute de ce qu'ils ont à me dire.

Le métier de magistrat qu'exerce Ava a-t-il été une piste intéressante pour comprendre ce personnage ?

Le juge représente la balance et, en effet, Ava a quelque chose d'assez mesuré et équilibré. Ma chance a été de rencontrer sur le plateau un juge – il était le père d'un des figurants de l'école – et de pouvoir beaucoup échanger avec lui sur ce métier. Nos conversations m'étaient très précieuses : je lui demandais par exemple si les cas traités le perturbaient parfois jusque dans sa vie privée. C'est d'ailleurs une question que l'on pose souvent aux acteurs quand ils incarnent des personnages difficiles. Or, les réponses de ce monsieur n'étaient pas si arrêtées. Malgré l'expérience, il m'a confié que ce n'était pas toujours facile de s'en débarrasser en rentrant à la maison.

Pensez-vous qu'Ava accepte que son mari soit au foyer ?

Oui je crois qu'elle accepte totalement que les rôles ne soient pas dans un registre traditionnel. Ce qu'elle n'aime pas, c'est qu'il soit infantilisé et qu'elle ait parfois le sentiment d'avoir non pas un enfant mais deux.

Au début, le couple qu'elle forme avec Eliott semble assez fragile...

Ava et Eliott sont sans doute dans une période de crise, on sent qu'ils ont des dossiers l'un sur l'autre mais ils ne semblent pas prêts à s'en servir pour se nuire. Or l'amour qui les unit va se renforcer dans les épreuves : la rencontre avec le migrant les déstabilise mais sera un événement positif car il les ressoudera et leur redonnera le goût de la vie. Ava veut redistribuer les rôles mais c'est finalement Kwabéna qui le fera.

Vous avez retrouvé François-Xavier Demaison avec qui vous étiez à l'affiche de *Tellement proches*. Qu'aimez-vous chez lui ?

J'adore travailler avec lui car c'est un grand acteur qui a le sens de la comédie, du rythme, mais il a aussi une fragilité et une tendresse qui correspondaient bien au personnage et qui me touchent. François-Xavier n'est pas fait d'un bloc, il est aussi fragile, friable, il doute de lui et c'est ce qui fait le comédien qu'il est. On s'est bien trouvés tous les deux ! Comme Poelvoorde ou Bacri, c'est un super partenaire, généreux, et quand on l'a en face, il suffit de renvoyer la balle.

Etiez-vous contente d'avoir Albert Delpy comme beau-père ?

Ravie car j'ai commencé ma carrière avec lui dans *On ne badine pas avec l'amour*, mis en scène par Jean-Pierre Vincent à Nanterre. On se connaît donc de longue date mais nous n'avions pas eu l'occasion de retravailler ensemble. Or quand on retrouve les gens avec autant de plaisir, je crois que cette petite complicité se voit à l'écran.

Le contact avec le jeune Owen Kanga s'est-il fait facilement ?

Très facilement ! J'étais assez inquiète avant le tournage parce qu'il m'est arrivé de vivre des expériences compliquées avec des enfants qui n'avaient pas un vrai désir de faire ce travail. Mais avec Owen, ça a été un grand plaisir tout le temps. A aucun moment, je n'ai senti que c'était trop long ou trop compliqué pour lui donc c'était très simple de jouer avec lui.

Comment s'est passé le tournage ?

Très bien. Maxime Motte a su installer une atmosphère familiale. C'est quelqu'un de singulier, positif, enthousiaste, et ce petit grain de folie lui donne quelque chose de pétillant. Il est aussi un peu naïf, un peu lunaire, un peu décalé... c'est un homme très poétique. On le sentait à chaque moment du tournage et, au final, le film lui ressemble beaucoup.

Le film dit que des bras cassés réunis peuvent faire des miracles. Le croyez-vous ?

J'en suis sûre ! Nous ne sommes pas des êtres à toutes épreuves, on n'est jamais aussi solide et insubmersible que ça, mais heureusement d'ailleurs car ces instants fragiles et ces moments où l'on est à côté de nos pompes font de nous des êtres humains plein de charme.

Liste artistique

| | |
|---------------------------|-----------------------------------|
| Eliot | François-Xavier DEMAISON |
| Ava | Isabelle CARRÉ |
| André | Albert DELPY |
| Kwabéna | Diouc KOMA |
| Enguerrand | Owen KANGA |
| Jacques | Robert LEMAIRE |
| René | Bernard MARBAIX |
| Edmonde | Nicole SHIRER |
| Mr Marianant | Maxime MOTTE |
| Collègue d'Ava | Christelle DELBROUCK |
| Responsable accrobranche | Clément MANUEL |
| Gendarmes | Jacques DRUAUX Olivier BONJOUR |
| Directeur maison retraite | Eric de STAERCKE |
| Frère Kwabéna | Kodi KIM |
| Pasteur | Richard WELLS |

Liste Technique

| | |
|------------------------------|---|
| Réalisation | Maxime MOTTE |
| Idée originale | Maxime MOTTE |
| Scénario | Maxime MOTTE David CHARHON |
| Adaptation et dialogues | Maxime MOTTE |
| Producteurs délégués | Laetitia GALITZINE Philippe ROUSSELET |
| Sociétés de Production | CHAPKA FILMS VENDÔME PRODUCTION |
| Coproduction | D8 FILMS NEXUS FACTORY UMEDIA |
| Directeur de la photographie | David CHAMBILLE |
| Montage | Louise DECELLE |
| Musique | Mateï BRATESCOT |
| Son | Alain SIRONVAL Renaud GUILLAUMIN Vincent COSSON |
| 1er assistant réalisateur | Zazie CARCEDO |
| Scripte | Joëlle HERSANT |
| Décors | Alina SANTOS |
| Costumes | Catherine VAN BREE |
| Régie | Arnaud AUBEY |
| Directeur de production | Jean-Pierre GARRABOS |